agissiez avec une entière franchise, et que vous me fissiez connaître les moyens et les hommes que vous avez employés. Je ne vous parle pas de mon séjour à Vérone, à Mittau ; j'y étais encore entouré de nombreux serviteurs, mais étiez-vous instruit de ce qui se passait chez moi à Hartwell? — Oui, sire, je savais jour par jour ce que faisait Votre Majesté. — Eh quoi ! dans mon intimité, grand Dieu, qui pouvait donc me trahir ainsi ? Quel est le malheureux qui abusait à ce point de ma confiance? Nommez-le, monsieur, je vous l'ordonne. — Sire, je vais frapper le cœur de Votre Majesté d'un coup bien cruel. — Parlez, monsieur, les rois sont malheureusement habitués à se voir trompés dans leurs plus chères affections. — Vous l'exigez, sire ; eh bien ! apprenez que j'étais en correspondance avec le duc d'Aunont. — Eh quoi ! ce malheureux de Pienne ! (premier nom du duc d'Aumont) quelle horreur ! lui qui avait toute ma confiance, s'écrie le roi avec une émotion visible, ah ! c'est une indignité. Il est vrai, continua Louis XVIII avec le sourire le plus malin, il est vrai de dire à sa justification qu'il n'avait pas le sou ; il aimait la bouillotte, les femmes; c'est moi, monsieur, qui lui dictais la lettre que vous receviez chaque semaine, et je lui abandonnais 12,000 fr. sur les 48,000 fr. que vous lui envoyiez fort exactement pour vous tenir au courant de ce qui se passait dans mon intérieur. » Ces mots terminèrent l'audience, et le duc de *** se retira, aussi confus que le corbeau de la fable.

SAUVAN.

LITTÉRATURE RÉTROSPECTIVE.

Nos vieux Voyageurs français.

PREMIER ARTICLE.

LE PÈRE DU TERTRE.

Lorsqu'on est parvenu, dans l'histoire de notre littérature, à cette grande époque où des génies puissans et harmonieux ont déjà donné à notre poésie ce sentiment élevé, grave, tendre, qui la caractérise aux yeux des autres nations, on se demande si, au milieu de ces inspirations choisies des cours, de cette marche un peu monotone dans sa pompe, et de ces élans d'enthousiasme, quelquefois si contenus, il ne se trouve pas quelques ames qui aient intimement communié avec la nature, quelque poète sincère comme La Fontaine, quelque Fénelon égaré dans les grandes forêts, et pleurant d'admiration, sur le bord de la mer; en un mot, on cherche une parole dite simplement, et qui puisse reposer de tant de grandeur par sa naïveté. Plus qu'aucune autre nation, nous avons ce-

pendant de ces poètes intimes, qu'on ne range pas parmi les poètes, mais qui s'y placent d'eux-mêmes. Il y a mieux : nous ne les nommons que rarement, et nous ne les lisons plus. Comme si le grand roi imposait encore son sourire ou sa gravité aux œuvres de son siècle, il semble que nous ne soyons disposés qu'à écouter les poètes qui ont parlé dans les galeries de Versailles. Ces voix, tout harmonieuses qu'elles puissent être, ont été entendues bien des fois. Hélas! nous le savons tous, à quelques divines exceptions près, elles ont épuisé la part du grand mystère qui leur était donné de révéler aux ames; elles ont eu d'élans passionnés et religieux ce qui pouvait réveiller l'enthousiasme, qui vit de force et de jeunesse. Il est bien temps, ce me semble, de les réhabiliter, ces poètes des forêts, qui forment un si merveilleux contraste avec ceux des cours; il est bien juste de combler, dans l'histoire de notre littérature, une lacune qui n'existe pas dans celle des autres nations; il est temps enfin d'entendre ces voix pures et simples, qui n'ont pas encore été écoutées. Une chose bien remarquable, sans doute, c'est qu'au seizième et au dix-septième siècles, tandis que les autres peuples ont des voyageurs d'action, d'intrépides et terribles explorateurs, des conquérans audacieux, on ne vit guère sortir de la France que des hommes aux ames si belles et si simples dans leur foi ardente qu'elles ne demandent pour conquêtes que d'autres ames de chrétiens, pour récompense qu'un noble souvenir des forêts dans le cloître. A ceux-ci le génie de l'observation a été donné, comme aux autres l'âpre et stérile sentiment de la gloire humaine.

En effet, et comme il est facile de s'en convaincre, depuis le pieux Lery, qui chante les psaumes protestans dans les grandes forêts de Guenabara, jusqu'au père du Tertre, qui dit ses admirations naïves à la vue d'une fleur ou d'un oiseau, tous les voyageurs qui se succèdent, prêtres ou soldats, sont empreints, dans leur langage, de ce sentiment d'observation mystérieuse et sainte, qui fait le poète religieux. Et que l'on ne croie pas que cette contemplation tombe dans le quiétisme : ils sont gens d'action par l'enthousiasme, et la véhémence de leur pensée leur fait trouver des paroles pour les plus terribles souvenirs. Mais, soit que cette

qualité soit innée au fond de leur cœur, soit que la religion le leur commande, nuls récits ne sont à la fois plus variés et plus vrais. Ceux mêmes qui vont dans l'Orient, et qui appartiennent plus rarement à la classe des missionnaires, ont une sincérité d'honnêtes gens, je ne sais quelle grâce de style et de pensée, que bien peu de voyageurs de la même période présentent chez les étrangers. Aux Espagnols et aux Anglais, l'audace et l'or; à nous, l'accroissement du monde intellectuel, l'agrandissement de la pensée [1].

Ce n'est pas sans dessein que, dans cette galerie d'écrivains presque inconnus, et dont nous allons essayer de retracer les traits principaux, nous avons choisi de préférence et avant tous le père du Tertre. Il est comme le type de cette école d'explorateurs religieux; il symbolise en quelque sorte l'esprit des croyances de ce temps. C'est dans une île, sur des rivages bordés de grands bois, où un esprit aventureux et inquiet serait à l'étroit, qu'il parle. Il a devant lui, pour y faire jouer les enthousiasmes solitaires de sa pensée, les espaces infinis du ciel et de la mer, pour occuper son cœur les misères des colonies naissantes, et les misères indicibles d'une race qui s'éteint. De quelle importance pourraient être de vulgaires aventures, aux yeux de ce bon missionnaire, qui sait lire avec tant de foi dans le ciel les causes secrètes de ce qu'il veut nous faire admirer? Du Tertre cependant a essuyé d'effroyables tempêtes; il a pensé mille fois mourir de misère et de faim, dans des traversées imprudentes ou imprévues. Eh bien! il vous racontera en souriant ces grands périls de l'océan américain. Le plus formidable ouragan n'est qu'un spectacle imposant à ses yeux, et n'a rien à faire avec ses destinées. Il est sûr de ne pas mourir : la vierge le lui a presque promis en ses prières. Aussi tout cela n'oc-

[1] Il importe ici d'établir la différence la plus tranchée entre les voyageurs du dix-septième et ceux du commencement du dix-huitième siècle, dont je ne prétends nullement me rendre l'apologiste. Chez ceux-ci en général une vanité prétentieuse de style, un dédain presque absolu d'observation, se mêlent presque toujours à des récits peu sincères, et surtout incomplets. Parmi les étrangers il faut excepter l'admirable Dampier, mais il commence précisément avec le siècle.

cupe-t-il qu'une bien faible part dans ses récits. A quoi bon parler de lui? Homme du cloître, il n'est plus de ce monde que pour y retrouver l'esprit de Dieu ; frère des hommes, il n'est plus parmi eux que pour les plaindre ou les doucement conseiller. On sent donc, dès le premier abord, que la vie d'un tel homme n'a presque rien à faire avec ses voyages. Comme il nous l'annonce lui-même, il étoit *moine des frères prêcheurs de la congrégation de Saint-Louis;* il est devenu missionnaire apostolique dans les Antilles, et il a beaucoup souffert pour y arriver. Mais ne croyez pas qu'il soit de ceux qui font parade de leur courage ou de leur résignation. Tout cela, venant de Dieu, ne lui appartient pas ; il en parle à peine, et quand il le fait, c'est avec une insouciante et naïve gaieté. Sur la terre, la vue d'un insecte merveilleux suffit pour l'occuper des heures entières ; sur l'Océan, un brillant mollusque, une fleur des mers, suffit pour le consoler. A-t-il franchi la région des froides tempêtes, est-il arrivé dans le voisinage des tropiques : ce seront de nouvelles contemplations, de nouveaux combats, de merveilleuses et splendides peintures. Écoutez ce qu'il dit du poisson volant et de la dorade, si souvent décrits depuis. Nul, à mon gré, n'a mieux dit que le vieux moine cette scène qui se renouvelle pour tous les voyageurs. « Je ne pense jamais à ces petits poissons, dit-il, qu'il ne me souvienne du misérable état de l'homme, depuis le péché, contre lequel il semble que tous les élémens conspirent pour venger l'injure par lui faite à leur commun créateur... La mer, la terre et le ciel, nourrissent tant d'ennemis à ces petits poissons, qu'ils n'ont aucun lieu de refuge asseuré où on ne leur dresse des embûches mortelles ; ils ont, dans la mer, pour premier ennemy, la dorade, qui est le plus beau poisson que j'aye vu en ma vie.

» Ce poisson est quasi de la façon d'une aloze et porte environ quatre pieds et demy de longueur ; toute la peau du dos est d'un verd doré, tout parsemé de petites estoiles d'azur et de petites écailles d'or, si joliment agencées, qu'autre que cette sagesse divine, qui se joue dans la rondeur de la terre, n'y pourroit avoir si bien réussi ; tout le ventre est gris, enrichy des mesmes petites

écailles dorées, et semble être un très-beau drap d'or; tout le mufle est verd, mais tout surdoré, et aux deux côtés de la tête s'eslevent deux beaux gros yeux ronds, dorez et brillans. Mais ce qui couronne tout cela, est qu'il passe pour un des plus excellens poissons de la mer. J'en parle comme savant, pour en avoir plusieurs fois mangé.

» Cet ennemy juré de ces petits poissons, autant cruel qu'il est beau, les poursuit incessamment, et cela avec tant de vitesse que, se voyant pressez des mortelles atteintes de cet ennemy cruel, ils prennent le vol, abandonnent leur élément ordinaire, pour aller chercher dans l'air quelque azile plus asseuré et plus favorable qui les garantisse de la mort, mais en vain; car ils n'ont pas plus tôt pris l'essor, qu'un grand nombre d'oyseaux (lesquels ne se nourrissent que de ces petits poissons) fondent sur eux comme la foudre... Que s'il arrive qu'ils prennent le vol en un lieu où ces oyseaux ne se rencontrent pas, le soleil, qui fait du bien à tout ce qui est sublunaire, desseichant impitoyablement les ailes de ces petits fugitifs, les contraint de se retirer dans leurs maisons, où ils ne manquent point de rencontrer, sous le seuil de la porte, le sépulchre qui les engloutit tout vivans; je veux dire la gueulle de la dorade, qui, les ayant veu partir, se couche dextrement sur le costé, et les conduit de l'œil, sans les quitter aucunement, jusqu'aux lieux où ils doivent tomber, et là, les recevant au vol, en fait cruellement sa curée. »

Le père du Tertre arrive à la Guadeloupe, colonie assez commerçante à cette époque, et dont il aurait pu, au besoin, comparer les habitans les plus riches à ces tyrans de la mer, dont on vient de lire la description. Croirait-on bien en effet que de pauvres *engagés*, fuyant sans doute la taille et la corvée en France, y vinssent souvent périr dans les plus rudes travaux, sous des maîtres impitoyables, auxquels ils ne pouvaient plus échapper, heureux quand ils n'étaient pas vendus, bien réellement vendus pour quelques années, par ceux qui les avaient violemment arrachés à leur pays? C'est cependant ce qui est attesté par le récit sincère du voyageur; mais il détourne bientôt ses regards de cette perversité atroce, et

nous nous en éloignerons avec lui. Cette subtile observation, qu'il a portée sur la mer et qui lui fait trouver un symbole dans tous les objets de la création, il va la montrer maintenant dans ses continuelles excursions au sein des montagnes. Vous le voyez parcourir les mornes, les forêts, toujours ému des mille beautés qui se renouvellent à ses regards; tantôt ce sont les grands arbres de ces contrées qui *l'esmerveillent*, comme il aime à le répéter; tantôt il décrit le cocotier, et son enthousiasme ne l'empêche pas de retrouver la vérité pour rectifier les contes qui ont été débités sur ce palmier par ceux qui l'ont précédé. Il aime à parler des innombrables paletuviers qui rendent toujours verdoyans ces beaux rivages; il cueille, pour les rejeter avec effroi, les petites pommes de paradis du Mancenilier, qui sont de *véritables pommes d'enfer*. Il aime à décrire le manguier; et ses beaux fruits dorés qui se cachent sous un magnifique feuillage tout empourpré quelquefois des chauds rayons du soleil. Mais l'arbre devant lequel il s'arrêtera surtout, ce sera un arbre vulgaire, un arbre aux fruits grossiers, au port sans grâce; c'est lui-même qui vous dira pourquoi : « La Providence de Dieu, qui ne manque jamais de pourvoir abondamment des choses nécessaires, a eu soin de donner aux pauvres sauvages (qui n'ont ny orfèvres, ny estaimier, ny industrie, ny métail pour faire de la vaisselle) un arbre qui les fournit tous les ans de seaux, de bouteilles, de cueillères, de tasses et de quantité de petits ustensiles. C'est le *calebassier*, qui croît comme un pommier, mais plus bas, plus branchu, plus abondant en feuilles..... Le fruit est verd et poly quand il est sur l'arbre, et gris quand il est sec; son écorce est de l'épaisseur d'un quart d'écu, mais d'un bois fort et difficile à rompre. Si on veut faire de la vaisselle, on le fend et on le coupe en telle forme et grandeur qu'on le désire, et le mot général de cette vaisselle est *coüy*. Quand on ne veut que les séparer en deux, on lie une petite corde tout autour, et l'on frappe doucement dessus avec un marteau, et cela divise comme si on l'avoit coupé avec un couteau. Les sauvages les peignent de rouge et de noir, comme on peint la vaisselle de bois en Flandres. »

On aimera, j'en suis certain, dans notre voyageur ces détails un peu vulgaires, et ils plairont sans doute à cause de la douce naïveté du récit. A coup sûr, ses descriptions n'ont pas toutes ce caractère, et elles sont aussi variées, et quelquefois aussi puissantes, que l'exubérante végétation de cette île, confondant de toutes parts les fleurs, les parfums et les fruits. Mais les livres du dix-neuvième siècle vous ont lassé des vues pompeuses, revenons à de frais tableaux. Arrive-t-il devant le figuier des Indes, le bon missionnaire vous dira une merveille inattendue des forêts, une idée de moine solitaire, qui, avant lui, n'avait point été racontée. Après avoir expliqué comment cet arbre énorme « jette vers l'extrémité de ses branches de longs filets gros comme le doigt, ou comme des fers d'aiguillette, qui pendent jusqu'à terre, y prennent racine, et quelquefois s'y fortifient et croissent en arbre, » il ajoute : « Mais ce qui paraît comme un prodige, sont certaines excroissances, ou arcs-boutans, épais d'un demi-pied, qui, prenant du pied de l'arbre jusqu'en bas, comme les aisles d'une lance, s'élargissent en descendant jusqu'à s'éloigner de vingt, trente et quarante pieds du tronc. Il en sort cinq ou six tout à l'entour de l'arbre, lesquelles gardent des distances irrégulières, et elles feroient autant de cellules fort grandes si elles estoient couvertes. Ce fut ce qui donna l'envie au père de la Mare de faire un couvent vivant d'un de ces arbres; il y avoit desia marqué tous les endroits ou devoient estre les cellules et le réfectoir, et mesme, entre les deux plus grandes, une chapelle ; mais ayant trouvé qu'il fesoit trop humide entre ces racines, l'entreprise fut abandonnée. »

Savez-vous ce qui aurait nourri les ermites de ce couvent bâti par Dieu dans la forêt? C'est une racine qui croît facilement dans ces contrées, et qu'on retrouve dans presque toutes les îles d'Amérique. Du Tertre vient de rencontrer *l'arbre à enivrer;* et les merveilleux effets de ce bois, que renouvellent du reste en Asie d'autres végétaux, lui fournissent un de ses tableaux les plus curieux.

« Cet arbre n'a pas d'autre nom que celuy qu'il emprunte de son effet, qui est véritablement admirable... il est tout tortu et

mal basty ; il a l'escorce grise et assez rude... On fouille dans la terre pour en avoir la racine, laquelle on dépouille de son escorce, qui est fort espaisse; et après l'avoir bien pilée, jusqu'à ce qu'elle vienne comme du tan moulu, on la met dans des sacs, lesquels par après on lave dans des rivières, en sorte que l'eau en devienne tannée; et à un moment de là, vous voyez tous les poissons de la rivière où cette eau passe gaigner le rivage, et sauter à terre, comme des rats qui se sauvent d'un moulin qui brusle. Si tost qu'ils ont gousté de l'eau roussie de ce suc, ils viennent sur l'eau, mettent la tête à l'air, et, comme si cette eau les brusloit, ils font tout ce qu'ils peuvent pour en sortir. C'est un agréable passe-temps de les voir nager sur le dos, sur le ventre, de costé et de travers, et faire mille caracoles confus, jusqu'à ce qu'enfin ils expirent. Cela ne dépeuple point les rivières, car tous les poissons qui sont dedans descendent des bassins qui sont aux montagnes ou viennent de la mer. J'ai veu faire la mesme chose dans quelques bayes de la mer, où l'on prenoit une très-grande quantité de poissons, grands et petits, et mesme des tortues. »

En ces belles contrées, je vous assure, les bons religieux n'eussent pas été embarrassés du luminaire; du Tertre le sait, et il vous dira comment la Providence y a pourvu.

« Je n'ay rien veu dans toute l'Amérique digne, à mon jugement, d'être admiré comme les mouches luisantes. Ce sont comme de petits astres animez qui, dans les nuicts les plus obscures, remplissent l'air d'une infinité de belles lumières, qui éclairent et brillent avec plus d'éclat que les astres qui sont attachez au firmament. De jour, elles rendent hommage à ce bel astre, duquel toutes choses lumineuses empruntent tout ce qu'elles ont de splendeur et d'éclat ; car elles savent si bien cacher leur lumière, que ceux qui ne les connoissent pas les prendroient pour de vils escarbots. Elles se retirent dans les bois pourris jusqu'à ce que le soleil soit couché, et alors elles prennent le vol, qui deçà, qui delà, et il semble que ce soit autant de chandelles allumées portées par des mains invisibles le long des forêts et des habitations. Je ne sçay si c'est l'amour ou l'envie qui les fait courir avec tant d'ardeur après

les choses qui brillent ou esclairent tant soit peu, mais il ne faut que poser une chandelle, un tison de feu, une mèche allumée, pour les faire approcher, et faire tant de tours aux environs de ces lumières étrangères, que bien souvent elles y éteignent la leur.

» Ces petites chandelles vivantes suppléent souvent à la pauvreté de nos pères, auxquels la chandelle et l'huile manquent la plupart de l'année; quand ils sont dans cette nécessité, chacun se saisit d'une de ces mouches, et ne laisse pas de dire matines aussi facilement que s'ils avoient de la chandelle.

» J'en ay veu une autre espèce toute différente dans la Martinique, lesquelles ne sont pas plus grosses que les mouches communes. Celles-cy font briller en un moment dans l'air dix ou douze petits éclairs d'un feu doré le plus agréable du monde; puis elles s'arrestent et cachent leur feu tout à coup, et à un moment de là elles recommencent, et vont ainsi voltigeant toute la nuit, faisant paroistre à chaque démarche un petit échantillon de leur gloire (1). »

Comme on le voit, ce qui distingue le père du Tertre entre tous les voyageurs du même temps, ce sont ses mots d'élection, sa naïveté, sa fine observation des moindres détails; son admiration est conteuse plutôt qu'enthousiaste. Il a même les qualités qui manquent d'ordinaire aux naturalistes de cette époque, qui sentent avec ardeur, mais qui n'ont pas encore appris à trouver la poésie dans l'observation. Ils voient traditionnellement, en quelque sorte, les grandes scènes de l'univers; mais il y a encore chez eux pour peindre les beautés d'un rivage ou les profondeurs des forêts, une forme voulue de langage dont ils n'osent pas toujours s'éloigner.

(1) Aux personnes qui voudraient compléter les observations du vieux voyageur sur les *cocuyos* ou mouches lumineuses, il est bon d'indiquer M. de Humboldt, et surtout les explications détaillées que donne M. Aug. de Saint-Hilaire dans le premier volume de son voyage au Brésil, pages 33 et 34. L'auteur de cet article a eu plus d'une fois occasion lui-même de s'assurer que le récit du père du Tertre n'avait rien d'exagéré, et qu'on pouvait lire à la lueur du grand coleoptère lumineux. Un insecte du même genre anime du reste les belles nuits des campagnes illyriennes; et tout le monde se rappelle le charmant morceau de la Luciole traduit d'une manière si gracieuse par M. Ch. Nodier.

En quittant le cloître et l'étude, du Tertre a quitté les livres : voilà pourquoi il sait si bien raconter. Voyez, par exemple, bien des fois, depuis la publication de son voyage, on a essayé de peindre le colibri, et sa livrée splendide et son vol gracieux. On ne manque pas même dans les traités classiques qui rappellent l'art *du maître*, de donner comme modèle la description de Buffon. Eh bien ! en vérité, dès les premières lignes, on sent que Buffon n'a vu voler ni l'oiseau-mouche ni le colibri ; et si l'on remarque en lui l'adroit arrangement des mots, le mouvement rapide de certaines expressions destinées à peindre le frémissement des ailes, on sent que l'admiration vivante a manqué à cette subtile observation, que c'est une tradition, un souvenir, un enthousiasme sans ardeur et sans foi. Comparez le récit du vieux moine à celui du grand écrivain, et la poésie se retrouvera avec la vérité... « Le soleil n'est pas plus tôt levé que vous les voyez voltiger autour des fleurs comme de petites fleurs célestes qui viennent courtiser celles de la terre, et sans jamais poser les pieds, vous leur voyez donner mille baisers, fourrant leur petite langue (qui est composée de deux petits filets, et toute semblable à celle d'une vipère) jusqu'au centre de la fleur, d'où ils tirent en même temps le plaisir et l'utilité, le miel et leur nourriture. »

Décrit-il la manière dont ce charmant oiseau fait son nid, ce sont de nouvelles observations qui, avant lui, avaient complétement échappé, et qui depuis n'ont pas été mieux faites. C'est fréquemment sur les petites branches d'un oranger, sur les faibles scions des grenadiers ou sur le moindre fétu replié qui pend de la couverture d'une case que le colibri dépose sa couvée ; « la femelle bastit le nid pendant que le masle va chercher les matériaux, qui sont du coton qui n'a jamais été mis en œuvre, et qu'il cueille lui-même sur les arbres ; de la plus fine mousse des forests et de petites écorces de gommiers. Il y a véritablement du plaisir à voir cette petite ménagère en besogne, elle revest premièrement la branche ou le festu sur lequel elle doit faire son nid de coton, à la largeur d'un pouce, et si serrément que tout le petit édifice ne peut être ébranlé ; puis elle élève là-dessus un petit rond de coton de la hau-

teur d'un doigt, qui est comme le fondement. Cela fait, elle carde, s'il faut ainsi dire, tout le coton que lui apporte le masle, et le remue quasi poil à poil avec son bec et son petit pied; puis elle en forme son nid qui n'est pas plus grand que la moitié de la coque d'un œuf de pigeon ([1]). » Il y a un peu d'exagération dans ce dernier trait du tableau, et cependant, plus loin, du Tertre détruit plusieurs préjugés qui avaient été répandus par Rochefort, si bon observateur du reste, relativement à cet oiseau : il nie avec raison que le colibri répande, comme on le croyait alors, une odeur aussi suave que l'ambre et le plus fin musc; mais tout cela venait d'une préoccupation de poésie, bien pardonnable sans doute dans les expressions des vieux voyageurs, puisque les sauvages n'avaient pas pu se garantir de cette admiration un peu hyperbolique, et qu'ils appelaient eux-mêmes le colibri *le guarazuma*, ou le rayon du soleil.

Je viens de nommer tout à l'heure le rival de du Tertre, car Rochefort est le sien comme Lery est celui de Thevet, et Thevet celui de la plupart de ses contemporains. Une chose toute simple explique ces sortes d'intimités; les voyageurs que je viens de nommer sont protestans et catholiques, mais, il faut en convenir, fort peu chrétiens dans leurs remarques, surtout dans leurs aigres observations. Pour nous, qui n'avons plus les mêmes raisons de haine ou de partialité, nous conviendrons que si Rochefort est moins habile que du Tertre à faire jaillir la poésie d'une contemplation solitaire, il voit plus profondément au cœur de l'homme, plus nettement en sa pensée. Aussi, en y joignant celles de Laborde et de du Montel, allons-nous unir ces deux voix pour retrouver la vérité sur les traditions perdues d'une nation à jamais éteinte.

C'est sans doute une leçon bien terrible pour l'humanité que celle qui a été donnée aux futurs explorateurs par la destruction

([1]) Dans sa monographie si intéressante de l'oiseau-mouche et du colibri, Lesson donne le nid d'un oiseau-mouche avec ses justes proportions : il est un peu plus grand que ne le dit du Tertre. Le savant naturaliste consigne dans son livre une observation importante : c'est que le colibri et l'oiseau-mouche ne se nourrissent pas seulement de pollen, mais qu'ils mangent de petits insectes.

d'un peuple; ce fait s'est cependant accompli en silence, et il y a moins d'un siècle. Deux races persécutées se sont unies dans une des petites îles de l'archipel pour y confondre leurs malheurs et pour y conserver leur liberté. Je veux parler des Caraïbes noirs de Saint-Thomas; mais c'est en vain peut-être qu'on chercherait maintenant aux Antilles un homme de la race cuivrée ([1]). Fatales représailles! les Caraïbes eux-mêmes avaient anéanti les Ignéris.

D'après les récits des premiers historiens, et d'après Christophe Colomb, il paraît prouvé que les habitans primitifs d'Haïti, la métropole des îles, différaient essentiellement, au moral et au physique, des Caraïbes.

Plus avancés dans les arts, moins barbares dans leurs coutumes, ils paraissent avoir eu une singulière analogie morale avec les nations des îles de la Société; ils étaient parvenus à cet état de l'ordre social où l'homme sauvage a perdu de son énergie native, mais où il fait quelques pas vers la civilisation. Les Haïtiens primitifs, que quelques-uns nomment Ignéris, et qui s'étaient probablement répandus dans les autres îles, ces hommes doux et innocens, pour lesquels Las Casas éleva tant de fois la voix, et que, sur la fin de la conquête, on brûlait par douzaine, en l'honneur des douze apôtres; ces hommes étaient différens des Caraïbes, sous une foule de rapports; mais en s'éteignant, ils avaient dû leur léguer une partie de leurs traditions, et il n'en fallait pas davantage sans doute pour influencer ces Caraïbes insulaires, qui, eux-mêmes, furent anéantis de bonne heure dans Saint-Domingue. Mais dans le temps des guerres de tribus à tribus, à l'époque où Caonabo livrait d'épouvantables combats aux autres chefs, comme s'ils avaient voulu établir la différence physique la plus marquée entre eux et les hommes terribles qui venaient du continent ravager leur pays, tandis que les Caraïbes aplatissaient le front à leurs nouveau-nés, les Haïtiens opéraient sur leurs enfans une dépression très-différente, dont une élévation singulière de l'occiput était le résultat.

([1]) Leblond, premier volume de son VOYAGE AUX ANTILLES.

Est-ce donc à ces deux genres de compressions, faites dans un sens opposé, qu'il faut attribuer les différences morales qu'on remarquait chez les deux nations? C'est ce que je laisserai décider à d'habiles physiologistes.

Les Caraïbes des îles venaient du peuple puissant qui habite encore le continent américain, et dont on retrouve la langue énergique chez tant de tribus différentes (1), qui seulement ont changé de nom, en conservant les mêmes usages et surtout les mêmes inclinations. A l'époque de la conquête, la grande nation était célèbre chez les autres peuples, par l'habileté de ses jongleurs et par la férocité de ses initiations. Lery nous apprend que les devins Tupinambas prenaient le titre de Caraïbes, et un grand voyageur les appelle les Chaldéens du Nouveau-Monde. Aujourd'hui même encore, ils ne craignent pas de répéter : *Nous sommes seuls un peuple!*

En passant la mer, en venant au sein d'îles fertiles et abondantes en gibier, les idées des émigrans ne changèrent point complétement, mais elle se modifièrent; il y eut chez les insulaires quelque chose de plus calme, de plus rêveur, que chez ceux du continent. Du Tertre nous les peint comme étant plongés habituellement dans une extase assez douce. « Il est à propos de faire voir dans ce traité, dit-il, que les sauvages de ces îles sont les plus contens, les plus heureux, les moins vicieux, les plus sociables, les moins contrefaicts, les moins tourmentés de maladies de toutes les nations du monde. Ils sont tels que la nature les a produits, c'est-à-dire dans une grande naïveté et simplicité. » Aussi était-ce à ce bon missionnaire, qui les comprenait, qu'ils essayaient de faire sentir la différence existant entre les deux races et les deux pays. *Le Dieu de la France*, disaient-ils, *a fait le ciel de la France, le Dieu des îles a fait le ciel des îles.* Rochefort et de Laborde, employés à leur conversion, rapportent de leur théogonie des idées toutes poétiques. J'en citerai quelques-unes. Louquo, l'Être-Suprême avait

(1) Un missionnaire du dix-septième siècle, le père Le Breton, a donné une grammaire complète de cette langue. Il en existe une manuscrite à la Bibliothèque royale.

créé la terre, bientôt il créa la lune; elle était belle; mais après avoir vu le soleil, elle alla se cacher de honte et ne se montra plus que la nuit; les étoiles étaient autant de génies. Comme chez les anciens, l'Iris était une divinité, elle avait reçu le nom de Jalouca, et se nourrissait de ramiers et de colibris, dont les couleurs changeantes devaient ranimer ses couleurs éternelles. Avec ces croyances, on est moins surpris de ces paroles de du Tertre : « Ils sont grands rêveurs; ils passent des demi-journées entières assis sur la pointe d'un roc, ou sur la rive les yeux fichez en terre ou dans la mer. »

Comme diverses nations de l'Amérique du Nord, les Caraïbes des îles pensaient qu'ils avaient plusieurs ames : la première, et la plus noble sans doute, était placée au cœur, et celle-là seulement devait s'élancer vers les plaines du ciel; la tête renfermait la seconde ame, et chaque artère en avait une : mais, par une étrange bizarrerie, ces ames secondaires pouvaient animer les bêtes des forêts. Ainsi voici un pauvre sauvage américain qui se donne, comme à un dieu, une double mission, celle de la création, celle de l'immortalité. Comment, en effet, quand on avait habité *ce paradis tousiours verdoyant*, comme du Tertre appelle la Guadeloupe, comment se décider, malgré les gloires du ciel, à abandonner les délices de la terre?

Les Caraïbes des îles avaient conservé dans la conversation ces formes polies, admirées plus tard par Biet et par Barrère chez ceux du continent. « Ils s'écoutent patiemment les uns les autres, dit Rochefort, et ne s'interrompent pas dans leurs discours, mais ils ont accoutumé de pousser un petit son de voix au bout de trois ou quatre périodes de celui qui parle, pour témoigner la satisfaction qu'ils ont de l'ouïr. »

Chose étrange! ils étaient dans l'usage de changer de nom; ils renouvelaient dans leurs îles fertiles la coutume la plus touchante des insulaires de la mer du Sud.

Souvent les dénominations par lesquelles les Caraïbes se désignaient étaient ingénieuses et pleines de tendresse. Une femme s'appelait mon cœur, un frère était la moitié de son frère, un lieu-

tenant *la trace du capitaine*. Plusieurs autres dénominations, imposées à divers objets, ne sont pas moins curieuses à rappeler. L'arc-en-ciel se nommait *le panache de Dieu* (1); les épines, *les yeux de l'arbre;* les doigts, *les enfans de la main*.

Du reste, le père du Tertre raconte d'eux quelques plaisantes anecdotes qui prouvent que toute cette grâce de l'esprit ne tenait point contre la gloriole d'imiter les Européens.

« Un jour, un des plus anciens de la Dominique, nommé Amichon, ayant veu monsieur le gouverneur de la Martinique avec un grand mouchoir à la matelote, que nous appelons communément *cravate* (je ferai remarquer, en passant, qu'en 1667 le mot était nouveau), il crut avoir chez soy de quoy se faire considérer en imitant son compère; c'estoit le lezé d'une vieille toile, d'une voile de chaloupe, de laquelle il se fit deux ou trois tours au col, laissant pendre le reste devant soy. Il vint à la Guadeloupe en cet équipage, où il appresta à rire à tous ceux qui le virent ainsi ajusté. Je m'enquis bien sérieusement de lui pourquoy il s'estoit ainsi accommodé, et il me répondit d'un ton fort grave et sérieux, que c'estoit comme son compère du Parquet. Mais, en vérité, quelques grands désirs qu'ils aient d'être honorés, ils n'ont pas de point d'honneur, que l'intérest d'un petit couteau, d'un grain de cristal, d'un verre de vin, ou de *brusle-ventre*, c'est ainsi qu'ils appellent l'eau-de-vie, ne leur fasse fouler aux pieds. »

Les Caraibes avaient conservé un usage dont l'étrange bizarrerie a quelque chose de si grotesque, qu'on ne saurait l'expliquer que par certaines idées religieuses, que par certains symboles que les voyageurs ne se sont jamais fait complétement expliquer; je veux parler de l'habitude où étaient les guerriers de s'étendre dans leur hamac aussitôt que leurs femmes étaient accouchées; il ne faut pas croire du reste que cette étrange cérémonie fût pour le guerrier un ridicule simulacre des souffrances de sa compagne; les austérités

(1) Un habile voyageur trop peu connu en France dit que les habitans de l'Orénoque se servent de la même expression. Salvador Gili, STORIA AMERICANA, 4 vol. in-8°.

qu'il y ajoutait prouvaient assez quelle était chez lui la stoïque importance du sacrifice.

« Celle de leur sottise qui me choque davantage est une superstition que les hommes pratiquent à la naissance des enfans. Les femmes enfantent avec peu de douleur ; l'enfant n'est pas plus tôt au monde, qu'après l'avoir lavé et mis dans son petit lit de coton, elles travaillent dans la case, comme si rien ne s'estoit passé en leur endroit, et, comme si le mal de la femme avoit passé au mari, il commence de se plaindre.

» Cependant on se met en peine de le solliciter, on luy pend promptement un lit au haut de la case, et là on le visite comme malade ; et on luy fait faire une diette qui guériroit des gouttes les plus replets hommes de France. Pour moy, je m'étonne comment ils peuvent tant jeuner sans mourir : car ils passent quelquefois les cinq premiers jours sans boyre ni manger aucune chose. Après cela, jusqu'au dixième, ils boyvent du oüycou, qui nourrit autant que de la bierre. Ces dix jours passez, ils commencent à manger de la cassave seulement...

» Les quarante jours expirez, ils invitent leurs parens et leurs meilleurs amis, lesquels estant arrivez, auparavant de se mettre à manger, découpent la peau de ce pauvre misérable avec des dents d'Agouty, et tirent du sang de toutes les parties de son corps ; en sorte que d'un malade par pure imagination, ils en font bien souvent un malade réel. Ce n'est cependant encore là que le poisson, s'il faut ainsy parler, car voicy la sauce qu'on luy prépare. Ils prennent soixante ou quatre-vingts gros grains de piment ou poyvre d'Inde, le plus fort qu'ils peuvent trouver, et après l'avoir bien broyé dans l'eau, ils lavent avec cette eau pimentée les playes et les cicatrices de ce pauvre malheureux, lequel comme je crois n'endure guère moins que si on le brusloit tout vif. Cependant il ne faut pas qu'il dise un seul mot, s'il ne veut passer pour un lasche et pour un infâme. Cette cérémonie achevée on le ramène à son lit, où il demeure encore quelques jours, et les autres vont faire bonne chère et se resjouir dans le carbet à ses dépens. Ce n'est pas encore tout, car par l'espace de six mois entiers ils ne mangent

ni oiseaux, ni poissons, croyant fermement que cela feroit mal au ventre de l'enfant, et qu'il participeroit des défauts naturels des animaux desquels le père se seroit repu : par exemple, si le père mangeoit de la tortue, que l'enfant seroit sourd et n'auroit point de cervelle comme cet animal; s'il mangeoit du lamentin, qu'il auroit les yeux petits et ronds comme le lamentin, et ainsi des autres [1]. »

On sent bien qu'il faut chercher autre part que dans du Tertre l'explication de la plus bizarre de toutes les superstitions, et qu'elle est peut-être fournie tout naturellement par le voyageur qui parle de ces ames intermédiaires qui, en se transformant en animaux, établissaient une vaste parenté entre l'homme et tous les êtres de la création.

Quelles que fussent du reste les idées bizarres ou incomplètes de ces peuples, il y avait en eux un fond de courage, de bonne foi et de fermeté qui doit les faire plaindre. Du Tertre, tout en rapportant des traits effroyables d'anthropophagie, ajoute qu'ils étaient compatissans jusqu'aux larmes aux maux des Français, « n'estant cruels, dit-il, qu'à leurs ennemis jurés. »

Ils semblent avoir compris de bonne heure qu'un souffle mystérieux et invisible les abattait; que leur destruction était certaine, inévitable, et qu'il fallait se résigner à de sinistres prophéties. Jusqu'au dernier jour il ont conservé leur fierté d'hommes libres. Ils avaient à peu près deviné ce que le nom de sauvage a de flétrissant dans notre bouche. Ils faisaient observer à ceux qui leur parlaient ainsi qu'ils étaient des Caraïbes, comme leurs voisins

(1) Parmi tous les voyageurs, c'est du Tertre, à mon gré, qui a le plus complétement décrit cette étrange cérémonie, en usage chez une foule de tribus américaines, et, ce qu'il y a de plus bizarre, chez quelques nations qui peuvent se glorifier d'une haute civilisation. Les personnes accoutumées à sonder les secrètes intentions des législations primitives comprendront le motif hygiénique de cette longue retraite. Dans quelques provinces de France limitrophes de l'Espagne, on a conservé la cérémonie de *la couvade*, et cette bizarre coutume s'est perpétuée depuis Strabon, qui en parle. Diodore attribue le même usage aux Corses; enfin Marc-Paul le trouva dans la province d'Alcadam, et quelques auteurs prétendent qu'il a lieu au Japon.

prenaient le titre de Français. Dans les derniers temps, la sombre mélancolie qui semble être l'apanage de la race américaine paraît s'être augmentée par le pressentiment secret de l'anéantissement absolu de la nation. Ceux qui allaient pour les détruire ne pouvaient s'empêcher de les plaindre en les écoutant; c'est ce qui nous est attesté par cette phrase d'un jeune officier qui les vit encore au commencement du dernier siècle. « Les femmes caraïbes des îles, dit-il, chantent lugubrement et jettent des cris si touchans vers le ciel qu'on ne peut s'empêcher d'en être attendri.. »

De son côté, le missionnaire protestant dit avoir entendu quelques paroles énergiques qui peignent bien auparavant les sombres prévisions de ce peuple.

« Que deviendra le misérable Caraïbe? se sont écriés ces infortunés; faudra-t-il qu'il aille habiter la mer? »

Sa race abâtardie a trouvé à peine un asile dans l'île de Saint-Vincent; et c'est au pied d'un volcan de l'océan américain qu'il a uni ses misères à celles d'une autre race plus malheureuse que la sienne [1].

[1] Leblond, le dernier voyageur qui ait visité les Caraïbes noirs, dit même que vers la fin du dernier siècle on leur faisait une guerre d'extermination. Selon lui, on a dû en transporter un assez grand nombre à l'ile de Rattan dans le golfe de Houduras.

FERDINAND DENIS.

(*Dans un prochain article, nous nous occuperons du père Le Jeune et de quelques voyageurs de la même période.*)

REVUE CRITIQUE.

GAULE ET FRANCE, PAR M. ALEXANDRE DUMAS.

Qui, quid sit pulchrum, quid turpe, quid utile, quid non,
Planius ac melius Chrysippo ac Crantore dicit.

(HORACE.)

Alexandre Dumas ne se rebuta point et porta son rapport au roi. Le roi le lut et lui dit en riant qu'il avait vu les choses en poète. « Sire, lui répondit celui-ci, les Latins appelaient les poètes *vates*. » Et il se retira.

(LA VENDÉE ET MADAME.)

M. Alexandre Dumas ne nous était connu jusqu'à présent que comme poète et auteur dramatique. Le nouvel ouvrage qu'il publie sera-t-il un titre pour qu'il prenne rang parmi les historiens? Cette question était décidée d'avance par ceux qui voudraient confiner chaque écrivain dans une spécialité plus ou moins étroite, par ceux qui prétendent qu'à très-peu d'exceptions près, une qualité éminente en exclut nécessairement une autre, que l'esprit exclut le bon sens, par exemple, et l'imagination le goût. Telle n'est pas notre manière de voir. Et d'abord, sans poésie et sans drame, que serait l'histoire? Une lettre morte, un squelette desséché, sans mouvement et sans couleur; une aride nomenclature des faits, sans l'intelligence de leur sens intime; une galerie de personnages pétrifiés, avec un froid cicerone pour vous dire leurs noms et vous traduire l'inscription de chaque piédestal. Au poète seul, qui sait créer comme Dieu, il appartient de faire revivre les hommes et leurs passions dans ses récits, en nous révélant tantôt la pensée d'un grand homme, tantôt la pensée de tout un siècle. A l'écrivain dramatique seul il appartient de redonner